

Chronique de livre

par Alain DÉCOPPET

James Earle Patrick (sous dir.), *Jésus, roi des Juifs ? – une invitation œcuménique à réexaminer l’identité juive de l’Église*, Éditions des Béatitudes, 2022 – ISBN 9791030604207 – 110 p. – € 13.

Ce petit livre, rédigé sous la direction du Dr James Earle Patrick de l’université d’Oxford, coordinateur théologique de Towards Jerusalem Council II – Europe, contient des contributions rédigées par divers théologiens catholiques, protestants et Juifs messianiques.

Après des siècles de théologie du remplacement (disant que l’Église a *remplacé* Israël dans le plan divin du salut), les événements du XX^e siècle, particulièrement la Shoah, ont amené les chrétiens à s’interroger sur leur rapport au judaïsme. Ce questionnement a été rendu encore plus actuel par l’émergence, un peu partout, de communautés de Juifs qui ont reconnu en Jésus le Messie, tout en désirant continuer à pratiquer leur judaïsme, sans se fondre dans les Églises chrétiennes existantes. Quelle place leur donner dans l’Église universelle ?

Après une introduction de J. Patrick, présentant un bref historique de la question, J. Tück (chap. 1) revient sur le passé des relations judéo-chrétiennes : l’Église a dû les regarder avec honnêteté et reconnaître que son dénigrement séculaire du judaïsme avait préparé le terreau sur lequel l’antisémitisme avait pu fleurir et aboutir au drame de la Shoah. Un rapprochement réciproque en a découlé, dû en bonne partie à une redécouverte de la judéité de Jésus : les Juifs ont pu plus ou moins se l’approprier comme un des leurs, et les chrétiens retrouver leurs racines juives.

Au chapitre 2, J. Cornides examine les conséquences fâcheuses, pour la théologie chrétienne, de la rupture entre juifs et chrétiens : la christologie a été tentée par un docétisme de facto qui peinait à intégrer concrètement l’incarnation ; en conséquence, la sotériologie a été spiritualisée (le salut consistant à « aller au ciel » après la mort, sans tenir compte de l’aspect terrestre et pratique du salut biblique).

Enfin, la lecture allégorique de la Bible, en dehors de son terreau juif, a mis l'Église en péril. Remarquons le rôle décisif que le judaïsme a joué, par la bande, pour qu'on retrouve le sens naturel de la Bible dans l'Église ! – l'exégèse grammaticale de Luther et des réformateurs doit beaucoup à Rashi, via Nicolas de Lyre.

Dans le chapitre suivant le rabbin Mark Kinzer, Juif messianique, attire notre attention sur le titre « Roi des Juifs » donné à Jésus dans les évangiles (Mt 2 et Jn 19). Cela donne une « perspective christologique sur le peuple juif et une perspective juive sur la christologie » (p. 70). L'Église ne peut plus exclure le judaïsme de la royauté de son Seigneur.

Le 4^e chapitre, rédigé par Sister Mary Paul Friemel, présente les intuitions du Père Peter Hocken (1932-2017) avec qui elle a travaillé. Je retiendrai l'idée centrale que la séparation de l'Église et d'Israël constitue une sorte de matrice des schismes ultérieurs : en effet l'Église a prétendu rendre l'ancien Israël inutile en devenant elle-même le « véritable Israël ». Suivant ce modèle, chaque nouvelle Église issue d'un schisme ou d'une séparation, a prétendu être la seule véritable. Cela demande une repentance, et, face à Israël, un repositionnement pour donner aux Juifs messianiques la place qui leur revient dans le plan de Dieu.

Dans la postface, Mgr Ole Kwarne (luthérien) invite les chrétiens à considérer les Juifs messianiques comme une composante essentielle de l'Église, à côté des pagano-chrétiens.

Notons qu'à la fin de chaque chapitre, une bibliographie permet de poursuivre la réflexion entamée.

Ce petit livre me paraît capital pour que l'Église universelle puisse bien négocier un tournant important de sa route vers le Seigneur qui revient. ■

Johannes Fichtenbauer, *Le mystère de l'olivier* – Montmeyran, Émeth-Édition, 2022 – ISBN 979-10-97546-27-4 – 174 p. – € 14.

L' auteur, archidiacre du diocèse de Vienne (Autriche), fait partie de l'équipe internationale de TJCII (« Vers un deuxième concile de Jérusalem ») qui a pour vision d'œuvrer à « réparer et guérir la brèche entre les croyants en Jésus, Juifs et Gentils, par l'humilité, la prière et la repentance ».

guerre, raconte comment il a grandi dans une ambiance marquée par le nazisme et l'antisémitisme. Il lui a fallu une réelle conversion à Jésus pour changer radicalement son regard sur la place du judaïsme par rapport à l'Église.

Ensuite, il montre l'importance du judaïsme dans le plan de Dieu et le rôle capital des Juifs qui ont reconnu Jésus comme leur Messie, pour relier les chrétiens d'origine païenne à Israël ; selon l'image de Rm 11,18-19, ce sont eux qui relient les branches sauvages greffées sur l'olivier à ses racines. Il en était ainsi à l'origine : les apôtres, qui étaient juifs, reliaient les païens convertis à Israël ; mais après l'écrasement des révoltes juives par les Romains (en 70 et 135 apr. J.-C.), le judaïsme se replia sur lui-même, excluant les chrétiens qui, à leur tour, s'éloignèrent de plus en plus du judaïsme et ne tardèrent pas à dire que l'Église avait remplacé Israël. Ils en vinrent même à condamner toute pratique juive au sein de l'Église ; elles furent même interdites aux Juifs qui se convertissaient à Jésus et entraient dans l'Église. Il fallut attendre la fin du XVII^e siècle pour que des rabbins d'Europe de l'Est découvrent leur Messie et constituent clandestinement des communautés de Juifs croyant en Jésus. Ce mouvement, bien que soutenu par Zinzendorf, ne dura pas. Cependant le concept survécut (l'auteur raconte plusieurs événements allant dans ce sens), et il fallut attendre la Shoah et la naissance miraculeuse de l'État d'Israël pour qu'on voie se développer, en Israël, des communautés juives messianiques, surtout après la guerre des Six jours (juin 1967). Mais il existe aussi des Juifs messianiques (entre 150 000 et 200 000) un peu partout dans le monde – aux USA, en Israël, en Europe de l'Est... Ils sont très divers, avec, globalement, une foi biblique : ils donnent la priorité au salut gratuit en Jésus, mais la pratique de la Torah assure leur identité juive.

L'auteur, qui est archidiacre, consacre tout un développement à parler du rejet, par l'Église catholique romaine, du judaïsme et de sa persécution avec l'inquisition. Il fallut attendre Vatican II pour voir, avec la dénonciation de la théologie du remplacement, un réel changement de politique à leur égard. Il fait même état de discussions au plus haut niveau, auxquels il a assisté, entre représentants du Saint-Siège et des communautés juives messianiques. Joseph Ratzinger, alors cardinal, reconnut là une œuvre authentique de l'Esprit et un signe eschatologique (voir *Catéchisme de l'Église catholique*, § 674, cité à la p. 132). En 2000, le pape Jean-Paul II a même demandé pardon pour le péché de l'Église envers Israël. Cette repentance doit aussi concerner les Juifs messianiques qui ont été niés dans leur identité. Là, il y a un problème face au dialogue judéo-chrétien, car le judaïsme traditionnel pourrait prendre cela (cette ouverture aux Juifs

messianiques) comme une manœuvre pour les évangéliser par derrière. Cela réclame tact, sagesse et discernement, mais les Juifs messianiques doivent être reconnus, soutenus comme ayant une place à part entière au sein du corps de Christ.

Le livre se termine par une présentation avec historique de « Vers un deuxième Concile de Jérusalem » (TJCII), mouvement qui regroupe des responsables chrétiens et Juifs messianiques visant à terme la convocation d'un nouveau Concile œcuménique à Jérusalem ; son but serait de donner une place à la composante juive-messianique de l'Église, comme celle-ci avait donné sa place à la composante pagano-chrétienne lors du premier Concile de Jérusalem (Ac 15).

Ce livre parle d'une œuvre importante de l'Esprit en vue de préparer l'Église au retour de son Seigneur. Si ce qui concerne les Églises protestantes et évangéliques est un peu laissé dans l'ombre, on peut se réjouir de voir des responsables de l'Église catholique prendre des positions aussi audacieuses. ■

Jens Schröter, *Les Évangiles apocryphes, Jésus en dehors de la Bible* – Collection : Essais bibliques N° 59 – Genève, Labor et Fides 2022 – ISBN : 978-2-8309-1780-2 – 224 p. – CHF 23.

Jens Schröter est professeur de Nouveau Testament et de littérature chrétienne apocryphe à la Faculté de théologie de l'Université Humboldt de Berlin. Il est considéré comme l'un des meilleurs spécialistes actuels sur le Jésus historique. Son *Jésus de Nazareth* (Labor et Fides 2018) a déjà fait l'objet d'une recension dans *Hokhma*.

Dans la préface, l'auteur commence par préciser que les évangiles apocryphes ne nous apprennent rien de sérieux sur le Jésus historique ; en revanche, ils nous renseignent sur la manière dont le message évangélique a été reçu par les premières générations chrétiennes.

Cet ouvrage constitue une introduction aux évangiles apocryphes avec une présentation des principaux d'entre eux, du contexte historique de leur rédaction, de la manière dont ils nous sont parvenus et de leur contenu.

Après avoir mis les évangiles apocryphes en perspective par rapport aux évangiles canoniques (différences et ressemblances), Jens Schröter se lance dans leur présentation systématique en les classant par catégorie.

Il commence (chap. 2) par aborder les évangiles de l'enfance qui ne s'intéressent pas à la transmission d'un savoir historique, mais à la signification de Jésus pour la piété populaire (p. 67), comme le

Protévangile de Jacques et L'Évangile de l'enfance selon Thomas ou Paidika.

Il passe ensuite (chap. 3) aux évangiles racontant des actes accomplis par Jésus durant son ministère (*Évangiles des Ébionites, aux Égyptiens, aux Hébreux, etc.*) qui ne nous sont parvenus que sous la forme de citations ou de bribes de manuscrits (*Égerton, Oxyrhynque, etc.*). Ils nous fournissent des renseignements sur la manière dont les passages évangéliques auxquels ils font référence ont été reçus dans les divers milieux ecclésiastiques : tendance judéo-chrétienne, gnostique, etc.

Au chap. 4, il décrit quelques évangiles relatifs à la passion : *l'Évangile de Pierre* et *L'évangile de Judas* récemment publié, tous deux de tendance gnostique, ainsi que *L'Évangile de Nicodème* et les fameux *Actes de Pilate*.

Le chap. 5, passe en revue des textes qui se présentent généralement comme des enseignements secrets du Ressuscité à ses disciples ; la plupart d'entre eux proviennent de la bibliothèque gnostique de Nag Hammadi, parmi lesquels citons : *L'Épistola Apostolorum, L'Évangile selon Marie[-Madeleine]...* et bien sûr *l'Évangile de Thomas*. Ce dernier rapporte beaucoup de paroles de Jésus semblables à celles des évangiles canoniques ; mais la perspective est différente : la mort et la résurrection de Jésus n'y jouent « aucun rôle » (p. 176) ; pour *l'Évangile de Thomas*, il faut, individuellement, retrouver la connaissance (gnose) du monde d'où l'on vient (le Royaume) pour y retourner (rédemption).

En conclusion, Jens Schröter dit que les Apocryphes donnent un large éventail d'interprétations du fait Jésus, comme la littérature, les arts et le cinéma l'ont fait par la suite ; les évangiles canoniques donnant le critère de ce qu'il faut en retenir pour l'Église.

À une époque où la manière d'interpréter la vie de Jésus et les Évangiles échappe de plus en plus aux chrétiens, cet ouvrage témoigne qu'il s'agit là d'un phénomène ancien : l'Église doit sans cesse faire face à de nouveaux défis d'interprétation. ■

Théodore de Bèze, *Chrétiennes méditations – Les psaumes pénitentiels*, Alès, Calvin Éditions, 2021 – ISBN 978-2-492099-04-5 – 144 p. – € 10.

Théodore de Bèze (1519-1605) est un réformateur de la deuxième génération, bien connu pour avoir notamment mis en vers une bonne

partie des Psaumes pour le chant liturgique dans les Églises réformées. Réputé pour ses travaux sur le Nouveau Testament grec, il a aussi composé des ouvrages de piété dont ces *Chrétiennes méditations*, publiées en 1581.

Il faut savoir gré aux Calvin Éditions d'avoir remis à la portée d'un large public ces méditations qui connurent un large succès à leur époque, mais peu rééditées depuis lors. Dans la présente édition, elles sont précédées d'une préface d'Alain Cyril Barlioz, professeur au lycée Janson de Sailly à Paris, qui les remet dans leur contexte littéraire et nous introduit à leur lecture. Le texte lui-même comprend une dédicace de Théodore de Bèze à Madame Anne Bacon, veuve du Garde des Sceaux d'Angleterre, puis des méditations du Psaume 1 et des sept « psaumes pénitentiels » : 6, 32, 38, 51, 102, 130 et 143. Pour chacun d'eux, les éditeurs ont ajouté la version versifiée par Clément Marot et Théodore de Bèze ainsi que la traduction du texte biblique de la Bible « à la Colombe ». Les textes en français ancien de l'édition originale ont été modernisés par Arthur Laisis et Caleb Abraham. Le lecteur est ainsi à même d'apprécier les qualités esthétiques et doctrinales d'un des plus beaux exemples de la spiritualité du protestantisme réformé.

Le lecteur moderne de ces pages sera sans doute frappé de la vigoureuse insistance, bien dans l'esprit de la Réforme protestante, avec laquelle Théodore de Bèze dénonce la dépravation de l'humain : son but est de déraciner l'orgueil du cœur de l'homme et d'exalter la grâce de Dieu qui sauve gratuitement le pécheur qui se repent et croit. N'est-ce pas actuel en notre époque très anthropocentrique ? ■

David Dockrey et Timothy George, *La grande tradition intellectuelle chrétienne – Guide d'étude* – [Redécouvrir l'héritage intellectuel chrétien] – Saint-Légier, HET-PRO 2021 - ISBN 978-2-940650-07-1 – 128 p. – CHF 18. ou € 12.90.

David Dockrey (PhD de l'Université du Texas) est actuellement Chancellor de la Trinity International University à Deerfield, Illinois ; Timothy George (PhD de Harvard) est le doyen fondateur de la Beeson Divinity School de l'Université Samford où il enseigne la théologie et l'histoire de l'Église.

l'héritage intellectuel de l'Église, afin de l'intégrer à leur vie de foi et à leur piété personnelle.

Les auteurs partent du fait que le texte biblique, qui nécessite une interprétation, a été la source de la tradition intellectuelle chrétienne ; c'est en effet l'habitude d'interpréter la Bible qui a généré celle de commenter d'autres textes littéraires. Les auteurs passent en revue les lieux où des chrétiens ont apporté leur pierre à l'édifice de la réflexion, comme l'École d'Alexandrie de Clément ou Origène, les universités du Moyen Âge (Thomas d'Aquin) celles de la Renaissance avec Érasme, Luther et surtout Calvin, qui est placé « au-dessus de tous » (p. 46), car à la fois excellent interprète des Écritures et penseur puissant, capable d'influencer durablement ses contemporains. Le siècle des Lumières, avec ses conséquences, a suscité, par réaction, des penseurs chrétiens, comme Warfield, Kuyper, Karl Barth ou Newman, etc. qui ont su relever le défi d'exprimer leur foi face à de nouvelles conceptions d'où Dieu est exclu.

Les chapitres 2 et 3 m'ont paru particulièrement intéressants : ils traitent de l'élaboration de la tradition intellectuelle chrétienne. Les auteurs soutiennent l'idée qu'il y a dans le NT un dépôt apostolique, un noyau central, ADN du christianisme, qui, si on le rejette, prive l'Église de sa Vie. Le combat contre l'hérésie a permis de mieux le cerner : ainsi, la lutte contre Marcion qui voulait gommer les racines juives du christianisme, a permis de mettre en valeur la continuité entre l'AT et le NT, donc entre création et rédemption (pp. 57-59). À cause d'Arius on a dû élaborer le dogme de la Trinité et, à terme, celui de la double nature du Christ (pp. 59-61). Pélage a obligé à définir la problématique du péché originel, de la prédestination, du libre arbitre (l'homme peut-il se sauver sans la grâce, en a-t-il le pouvoir ? – pp. 61-64). La réponse à ces trois hérésies forme un socle important pour la tradition intellectuelle chrétienne, impliquant le respect du créé (Marcion) ; la présence du divin dans l'humain (Arius – Jn 1,14, sans confusion de l'un avec l'autre), la nécessité de faire une place à la grâce (Pélage), sans tout exiger du vouloir humain – par ex. dans l'éducation, la nomination d'un collaborateur, etc. (pp. 64-68).

Au chapitre 4, les auteurs partent de la « foi transmise aux saints une fois pour toutes » (Jude 3). La foi c'est le contenu essentiel de ce qui est à croire, mais c'est aussi la confiance en Dieu ; elle se manifeste par des actes, comme Luther et les *protestants* qui ont *protesté* (témoigné) de leur foi à la Diète de Spire ou comme Karl Barth et l'Église confessante à Barmen en 1934 (pp. 69-83).

Au cours des siècles les chrétiens ont renouvelé l'enseignement en y apportant une perspective d'En-haut. Dans certains domaines cet

apport sera moins marqué que dans d'autres (par exemple les sciences dures).

Le livre se termine par des questions faisant réfléchir sur le sujet, un tableau chronologique et un glossaire.

Pour conclure, une remarque personnelle sous forme de question : s'il me semble capital que des chrétiens œuvrent dans la vie universitaire, est-il justifié de créer des universités chrétiennes – mis à part pour le domaine spécifique de la théologie chrétienne ? Des hommes comme Jean Brun, René Girard, Pierre Chaunu, Jacques Ellul, Jean-Claude Guillebaud, etc., n'ont-ils pas exercé dans des universités *laïques* ?... et pourtant... ■

Timothée Minard, *La prophétie chrétienne d'après le Nouveau Testament* – Charols, Éditions Excelsis, 2022 – EAN : 9782755004380 – 516 p. – € 25 ou CHF 24.25 (plus d'infos : <https://www.xl6.com/>).

Après dix années de service pastoral en France, Timothée Minard est professeur à l'Institut Supérieur de Théologie Évangélique (ISTÉ) d'Antananarivo (Madagascar). L'ouvrage présenté ici est la version publique de sa thèse de doctorat, soutenue en 2018 à l'université de Strasbourg, sur « La généralisation de la prophétie dans le Nouveau Testament ».

Il s'agit ici d'un ouvrage important, dans la double acception de ce terme : avec plus de 500 pages, c'est un gros volume, une véritable somme sur la question ; de plus, la qualité de son travail en fera un outil de référence incontournable pour tous ceux qui voudront étudier ce sujet. Pas d'affirmation à l'emporte-pièce : tout y est analysé avec minutie et précision, les arguments et contre-arguments pesés avec rigueur et les conclusions énoncées avec humilité. Donc même ceux qui ne seraient pas d'accord avec l'auteur auront au moins matière à réflexion. Notons encore que les textes bibliques sont cités dans les langues originales (hébreu et grec), mais on trouve toujours à côté une traduction française et même une translittération. Ainsi les personnes peu familières des langues bibliques pourront facilement suivre l'argumentation présentée.

Il n'est pas question de résumer ici ce gros volume, mais, disons ceci, pour donner une idée de son contenu : après une introduction pour délimiter son sujet (il va se limiter à la prophétie chrétienne), et un chapitre consacré à présenter la prophétie dans l'Ancien Testament et la période intertestamentaire, l'auteur étudie systématiquement et

d'une manière détaillée la prophétie dans le Nouveau Testament. Il consacre un chapitre à Matthieu, un autre respectivement à Luc-Actes, à 1 Corinthiens 12–14, aux autres Épîtres de Paul, à 1 Jean et à l'Apocalypse. Il termine par une synthèse sur l'inspiration de la prophétie, sa transmission et sa réception dans l'Église, suivie d'une conclusion pratique. Une cinquantaine de pages de bibliographie permettront de poursuivre l'étude.

De cette lecture, je retiendrai la thèse fondamentale de l'auteur, présente surtout dans les écrits de Luc, mais aussi dans le reste du NT : l'Église est l'accomplissement de la prophétie de Joël 3,1ss (citée en Ac 2,17), annonçant l'effusion de l'Esprit sur toute chair et la création d'un peuple de prophètes. C'est donc l'Église dans son ensemble qui est prophétique, et chacun de ses membres, participant au baptême de l'Esprit dans lequel l'ensemble du corps est immergé (1 Co 3,13), est appelé à être prophète. Cela n'exclut pas l'émergence de prophètes particuliers, mais ces ministères devront toujours s'exercer dans le cadre d'une communauté et avec son discernement, étant donné que tous sont prophètes, y compris les femmes – notons des réflexions intéressantes sur la place de la femme dans l'analyse de 1 Co 12–14. S'il est entendu que les prophètes doivent être chrétiens, avec une doctrine et une conduite conformes à la vérité (1 Jean), j'ai été intéressé, dans l'analyse de 1 Th 5,19-22, par l'exhortation à retenir ce qui est « **bon** ». Le souci de Paul ne porte pas ici sur la vérité, mais sur ce qui est utile et implique les décisions à prendre en Église, avec discernement, pour donner une suite sage à la Parole reçue de Dieu. J'ai été aussi frappé par l'importance que Timothée Minard donne à l'intelligence (*vous*), renouvelée par l'Esprit, dans l'exercice et le discernement de la prophétie. Cela relève, me semble-t-il, d'une saine anthropologie fondée sur une juste christologie qui n'est pas ce docétisme de facto qu'on trouve dans beaucoup d'Église d'Occident où l'incarnation, bien que professée, est court-circuitée dans les faits. Cette prétendue immédiateté de la Parole de Dieu est dangereuse, car elle peut ouvrir la porte à toutes les dérives. C'est pourquoi la Parole de Dieu doit passer par l'intelligence du prophète et le discernement de l'Église.

Nous pouvons exprimer notre reconnaissance à l'auteur et à l'éditeur pour la publication de ce livre qui pourra permettre à l'Église de poursuivre sa mission dans la puissance de l'Esprit et d'éviter des écueils susceptibles de la mettre en péril. ■